

Le mariage de Mlle Mathilde Daumas ne nous avait pas enlevé sa coopération. Il y a à Natal un grand nombre de réfugiés bassoutos, dont elle s'occupait avec sollicitude. Vivant un peu en dehors de la ville, il lui était facile de les recevoir, de converser longuement avec eux et de leur faire du bien de plusieurs manières. Les amis des indigènes s'étaient, eux aussi, habitués à aller fréquemment chez elle pour lui demander des renseignements et, au besoin, des conseils.

Dire ce qu'a été la défunte, c'est faire comprendre quel doit être le deuil de sa famille, et en particulier celui de son père. Pour lui s'ajoute aux regrets d'une telle perte, celui de n'avoir pas pu assister aux derniers moments de sa fille, la soutenir, la bénir et lui dire un suprême adieu. On comprendra aussi ce que doit lui faire éprouver l'éloignement où il est de sa femme et de ses autres enfants. Que les voies du Seigneur sont mystérieuses ! N'était-ce pas assez que son serviteur fût comme assiégé nuit et jour par les soucis que lui causent les intérêts qu'il est venu défendre en Europe ? C'est ainsi que parlerait l'homme du monde, mais la Bible et l'histoire nous apprennent que c'est au milieu des grandes douleurs que s'opèrent les grandes délivrances.

ENTERREMENT DE MADAME FANNY CASALIS.

Des amis auxquels leur position dans l'Église et l'intérêt qu'ils prennent à l'œuvre des missions, donnent beaucoup d'autorité sur nous, insistent pour que nous complétions le douloureux récit de notre dernière livraison. Nous le faisons en reproduisant des notes recueillies par M. Duvoisin à l'intention de la famille.

« Quand j'arrivai à Morija, le mardi 5 août, à l'heure de midi, j'y trouvai réunis, outre les frères de cette station, MM. Maitin, Cochet, Jousse, F. Rolland et P. Germond, ce der-

nier était arrivé le matin même après avoir voyagé une partie de la nuit.

« A deux heures environ, nous descendîmes aux *Ombages* pour rendre les derniers devoirs à la défunte. Le cercueil, porté par quelques-uns des jeunes gens de l'école, fut déposé sur un brancard devant la maison. La foule fit cercle autour, et notre frère, M. Cochet, ouvrant le livre de vie, fit lecture d'une partie de ce beau quinzième chapitre de la première aux Corinthiens qui a déjà séché tant de larmes ; puis il éleva son âme à Dieu dans une prière. Les missionnaires voulurent transporter eux-mêmes le corps à sa dernière demeure. Ils le firent en chantant le cantique bien connu : *Thlong re eeng*, traduction de : « *Avançons-nous joyeux, toujours joyeux.* » Traversant la cour, puis le jardin dans toute son étendue, nous arrivâmes à l'endroit où l'on avait creusé la tombe, à quelques pas de ces grands saules encore dépouillés par l'hiver, mais qui bientôt l'ombrageront pendant une partie du jour. Après que la bière eut été descendue dans la fosse, M. Jousse adressa à l'assemblée quelques paroles émues. Rappelant une parole prononcée par Moshesh, seize ans auparavant, lorsque, à quelques pas de là, on déposait dans la tombe les restes de la bienheureuse mère de notre ami : « elle nous a laissé un modèle afin que nous marchions sur ses traces, » « Qu'avez-vous fait, » s'écria-t-il, « de ces traces ? Les avez-vous suivies ? Eh bien ! c'est aujourd'hui sa fille à laquelle nous rendons les mêmes devoirs. Elle aussi nous montre la voie. Ces deux tombes sont deux témoins qui vous crient que si vous voulez mourir en paix, il faut que vous deveniez les disciples de Jésus. Ne passez jamais devant ce jardin, vous qui refusez de vous convertir. Prenez un autre chemin, de peur qu'au jour du jugement ces deux tombes ne s'élèvent en témoignage contre vous ! » Puis, prenant congé de la dépouille mortelle de celle que nous ne devons plus revoir ici-bas, il la salua successivement au nom de tous ceux qu'elle avait le plus aimés, et en particulier au nom de son

père, au delà des mers, de ce père, dont le cœur sera brisé quand il apprendra la douloureuse nouvelle. Après que M. Jousse se fut arrêté, Philémon et Assera, deux des chrétiens indigènes que Fanny aimait le plus, prirent successivement la parole, et insistèrent sur le fait que la mort n'a plus d'aiguillon pour le chrétien. Parlant de la défunte, ils ne l'appelèrent que « notre mère. » Philémon rapporta un entretien qu'il avait eu avec elle peu d'heures avant sa mort, et qui témoignait de l'ardeur avec laquelle son âme soupirait après Jésus, comme si elle eût souhaité le voir des yeux de la chair. Il raconta ensuite le bien qu'elle faisait dans les derniers temps de sa vie, son zèle à visiter les malades.....

» Qu'elle est belle ! dit Assera, la mort du disciple du Seigneur ! Si même un Balaam n'a pu s'empêcher de l'envier et de désirer que sa fin ressemblât à celle des justes, combien plus devons-nous saluer la mort avec joie, nous qui avons connu Jésus ! M. Germond se leva ensuite, et prononça quelques paroles impressives. Ce sont celles dont il me reste le plus distinct souvenir. « Il y a, » dit-il, « deux choses que l'homme ne peut regarder en face, le soleil et la mort. En temps de paix, on voit des hommes se vanter de leur courage à la guerre; ils parlent de la mort avec mépris. Mais quand il faut marcher au combat, quand il faut aller au-devant du roi des épouvantements, ce n'est plus la même chose; nous l'avons vu assez dans les dernières guerres. Eh! bien, voici une femme, une femme faible et délicate, qui a vu la mort approcher, non-seulement sans terreur, mais avec calme, mais avec impatience. Et comment cela? C'est que Jésus lui a donné la victoire!.... « Elle était, » dit-il, « aimable et aimée de tous; elle était au milieu de nous comme une fleur. Dieu nous l'a redemandée afin de la transplanter dans son ciel.... »

» M. Dyke parla le dernier. Rappelant ce qu'avait dit M. Jousse sur l'impression profonde que la mort de la mère de notre ami avait faite sur Moshesh, il s'adressa à son fils Machoupa, qui était présent : « Va, » lui dit-il, « demander

à ton père ce qu'il a fait de l'appel que Dieu lui adressa alors, et dis-lui qu'il lui adresse un autre appel aujourd'hui.... » Après cela nous chantâmes le beau cantique *E, Monateng Ki Sioneng* : Oui, le bonheur est en Sion.

» M. E. Rolland termina par une prière. Il y avait des larmes dans tous les yeux. Le moment était venu pour l'époux affligé de prendre congé des restes mortels de celle qui avait été la compagne de son pèlerinage. Se penchant sur la tombe, une bêche à la main, il laissa tomber un peu de terre sur le cercueil, et adressa, en français, quelques paroles d'adieu à sa bien-aimée, lui disant au revoir dans un monde meilleur, après une courte séparation. Jusqu'à ce moment, il avait fait preuve d'une fermeté dont nous étions tous surpris ; mais, dans cet instant, la nature reprit ses droits : des sanglots coupèrent sa voix. Mme Mabille s'approchant de lui, lui donna le bras, et ils reprirent ensemble le chemin de la maison.

» L'un après l'autre, la plupart des frères qui étaient présents prirent la bêche, et, jetant sur le cercueil une pelletée de terre, ils saluèrent la bienheureuse sœur une dernière fois. Cela fait, on procéda à l'inhumation. Deux ouvriers prirent des dalles taillées exprès, et les placèrent avec soin l'une à côté de l'autre sur le rebord en maçonnerie disposé à cet effet dans l'intérieur de la fosse, de manière à former au-dessus du cercueil comme une espèce de voûte ; puis on jeta de la terre par-dessus, et nous nous retirâmes.

» Quelques instants après, nous étions tous réunis dans le salon de M. Mabille, abattus et silencieux comme on l'est après de semblables moments. Letsié et Machoupa, fils de Moshesh, qui avaient assisté aux funérailles, vinrent pour saluer M. Casalis. Le premier lui adressa quelques paroles de sympathie, et avoua que, quoiqu'il fût lui-même inconverti, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les chrétiens seuls étaient heureux. Après cela, ils firent le tour de la salle, donnant à chacun une poignée de main, et se retirèrent. Machoupa était tout en larmes.

» Tels sont les principaux incidents de cette journée si douloureuse, mais dans laquelle le Seigneur a particulièrement manifesté sa présence, et qui aura laissé dans bien des cœurs des impressions ineffables. »

L. DUVOISIN.



MOSHESH.

Les forces de notre vieil ami Moshesh déclinent rapidement. On nous écrit que par moments sa faiblesse est telle que, lorsqu'il veut quitter sa couche, on est obligé de le porter dans les bras comme un enfant.

Il s'en va, moins par l'effet des années que par celui du chagrin. Il est loin d'avoir atteint l'âge qu'avait son père Makachané, lorsque nous le vîmes mourir. Grâce au régime extrêmement simple qu'il a toujours suivi, à son aversion pour les boissons fermentées ou spiritueuses, pour tous les narcotiques, sa constitution est saine, et c'est à peine s'il a fait une maladie vraiment sérieuse pendant tout le cours de sa vie. Ce qui le tue, ce sont les cruels désappointements et les humiliations dont on abreuve ses vieux jours. Se croyant près de sa fin, il a dernièrement appelé auprès de lui ses principaux sujets : « Je ne suis pas malade, » leur a-t-il dit, « mais je ne puis survivre aux malheurs de mon peuple. Depuis que l'on menace de nous enlever par un décret la moitié de notre pays, le chagrin me dévore. Je succomberai si j'apprends que les efforts de mon fils et de mes amis ont été vains. »

Ces amis, ce fils, font encore tout ce qu'ils peuvent pour prévenir la ratification des arrangements qui ont navré le cœur du malheureux vieillard. Ils y travaillent en ce moment plus que jamais. C'est pour rester à la brèche jusqu'à la der-